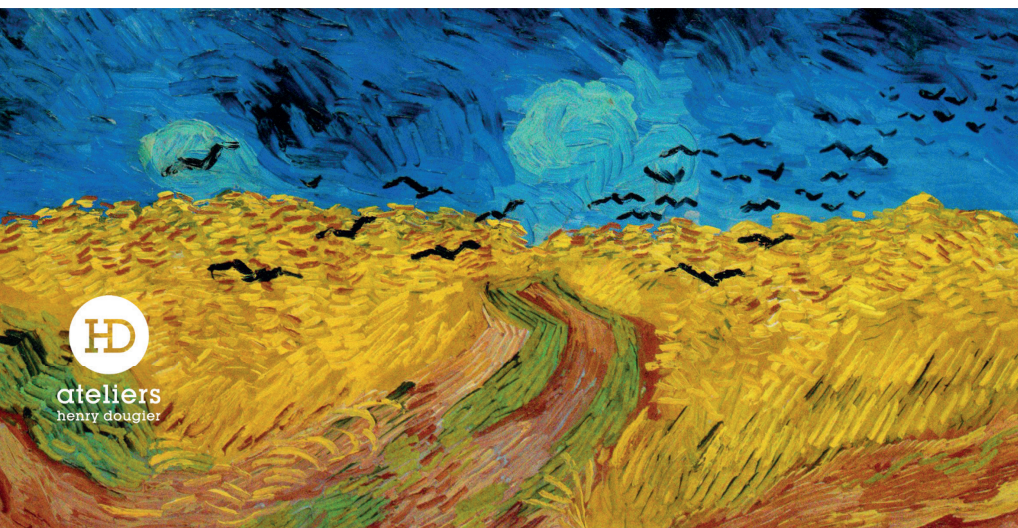


David Haziot

chemins sans issue

selon Van Gogh

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry douglar

David Haziot

chemins

sans

issue

selon Van Gogh

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry dougier

Le Noir et le Jaune

*Auvers-sur-Oise, mardi 2 juillet 1890,
6 heures le matin*

Arthur Ravoux avait ouvert son auberge en face de la mairie. La journée promettait. Chaude et belle assurément. Avec sa femme, Adeline, et son commis, il finissait de nettoyer et ranger la salle.

— Je dois faire bouillir le linge, dit Adeline avec un soupir.

Ravoux s'affairait à disposer les chaises.

— Et éplucher les pommes de terre, lança-t-il. On a gigot de sept heures à la carte. Il y aura du monde à midi.

Bruits de pas assez lourds au-dessus.

— Tiens, dit Ravoux. Il descend.

— Tout se passe bien pour lui, en ce moment ?

— À merveille !

— À la bonne heure ! J'y vais.

6 Vincent Van Gogh apparut au bas de l'escalier devant l'entrée de la salle. Tout en bleu, dans sa blouse de plombier-zingueur maculée de couleurs qu'il affectionnait et son pantalon de toile également usé. Un grand chapeau de paille sur la tête. Il portait son attirail de peintre sur le dos, tenu par deux sangles jaunes aux épaules. Bleu et jaune, un accord de prédilection pour lui. Un pliant à la main et le chevalet d'extérieur dans l'autre, il alla s'installer à une table contre le mur de gauche face à la sortie pour cacher son oreille mutilée et posa le sac sur une chaise, le chapeau dessus. Ses cheveux roux, hirsutes, et ses yeux bleus perçants apparurent dans son visage cabossé.

— Bonjour, Monsieur Vincent ! Bien dormi ?

— Très bien, merci, Monsieur Ravoux.

Vincent parlait d'une voix douce avec un accent quelque peu rugueux.

Arthur Ravoux le dévisageait près de la table.

— Toujours la même chose ?

— Toujours !

Ravoux apporta un gros morceau de pain rassis et un grand bol de café chaud. Vincent sortit son couteau, fit deux parts et en glissa une dans son sac, puis commença à boire son café en trempant son pain. Il lui manquait bien des dents depuis qu'il en avait fait arracher sept à Anvers cinq ans plus tôt.

Ses gencives douloureuses s'enflammaient quand le pain trop dur les maltraitait. Il devait ramollir certains aliments pour se nourrir, ou avaler les morceaux tout net. Mais le café sucré lui donnait bien du bonheur. Il fermait les yeux parfois pour mieux sentir le goût du liquide qui le comblait d'aise. À trente-sept ans, il en avait tant vu, tant vécu, mais le cauchemar semblait s'évanouir.

Il pensait encore aux toiles qu'il avait peintes la semaine d'avant et sentait la puissance des couleurs qu'il y avait libérées par des calculs aussi savants qu'instinctifs, les brosses en main. Ces peupliers lilas rangés comme les colonnes d'un temple, dont les pieds plongeaient dans un lit d'herbes, de pâquerettes et de pissenlits en fleurs jaunes. Un couple y déambulait. Pas de ciel, non, surtout pas, nulle frondaison, rien que ces fûts roses, et la nuit dans le fond qui contrastait violemment avec ces fleurs éclairées comme en plein jour. Une image sortie des rêves.

Voilà longtemps qu'il avait abandonné à Arles les ciels bleu pâle si banals pour les faire à midi en bleu de cobalt pur plaqué par de grosses touches croisées. L'image du tableau de *La Maison jaune* lui revint à l'esprit : la nuit, ou presque, en haut du tableau et le soleil sur les murs écrasés de jaune semblaient se donner la main. Comment rendre, sinon, la violence de la lumière du Midi ?

Dans l'autre toile récente, c'était un effet de soir, plus réaliste, mais si velouté, si doré. Cette image le hantait : une vue du *Château d'Auvers au crépuscule*. Deux grands poiriers déjà gagnés par l'ombre, un chemin à leur pied, des verts presque nocturnes empêtrés dans la rouille, et au loin, au-dessus du château, un ciel du soir constellé de touches de jaune affaibli qui cédera bientôt aux ténèbres. Cette constellation de jaunes salis sur un fond orangé à l'horizon, avec ces verts et ces rouges assourdis, l'envoûtait.

8 Pour sûr, qui regardera ces œuvres sentira la vie moins lourde en son cœur, pensait-il, et cela seul lui importait. Il avait peint aussi Marguerite, la fille du docteur Gachet, au piano, dans sa longue robe rose très pâle. Rien d'aussi hanté que les deux autres toiles qui occupaient encore son esprit ce matin et dont il digérait, en quelque sorte, l'énergie folle qui les avait portées ; la hardiesse aussi, venue en cours de travail, précédée d'une envie obscure, sauvage, comme un appétit qui vous fait monter la salive dans l'esprit avide.

Il savait d'expérience qu'après une telle décharge d'énergie il lui faudrait faire une ou deux toiles moins fortes.

Un habitué entra, saluant tout le monde, et s'attabla pour un café suivi d'une goutte.

Vincent devait voir ce matin une jeune paysanne qui poserait pour lui. Il l'aimait bien. Elles étaient si rares à accepter de s'asseoir en face de ce personnage étrange que les gamins arrosaient de quolibets et parfois de projectiles. Il ne savait comment parler aux femmes. Gauguin, c'était autre chose. En quelques phrases badines, il obtenait leur accord. Lui leur faisait peur par sa gravité. Se faire tirer le portrait leur paraissait soudain si lourd de conséquences qu'elles prenaient la fuite. Celle-ci voulait bien et il la paierait.

Pour la remercier, il pensait à un fond jaune, la couleur de l'amour, de l'amitié, si loin du rouge violent et du bleu trop froid. Mais quoi ? Un mur ? Ça ferait prison. Un fond neutre ? Trop brûlant. Et si je mettais des blés en épis derrière elle ? J'en avais parlé une fois à Gauguin. La moisson n'a pas encore commencé. Les blés sont mûrs, piqués déjà de quelques touches brunes. Le vert n'y est plus ou si peu. Je vais lui faire un fond de blés jaunes debout comme un rideau de théâtre. Le portrait l'intéressait déjà moins que ces blés nourriciers dont on fait le pain. Cette paysanne est une nourricière. Sans son travail, pas de pain à la ville.

Vincent buvait la dernière gorgée de café. Il était heureux. Les ennuis, les drames lui paraissaient bien loin. Il était reconnu par les critiques, et par

des peintres comme Claude Monet ou Pissarro. Il se leva, enfonça bien le chapeau sur sa tête pour cacher l'oreille fatale, prit ses affaires et partit de son pas lourd sur sa droite, vers le haut de la côte, en suivant le chemin qui contournait l'auberge et montait vers les champs là-haut. Qui aurait pu croire qu'un mois et demi plus tôt il était encore interné dans un asile psychiatrique, à Saint-Rémy de-Provence ? Sa renaissance avait stupéfié tout le monde, à commencer par quatre médecins.

10 Le soleil déjà haut illuminait la campagne. Parfois, Vincent s'arrêtait et plissait les yeux pour voir si tel ou tel coin, tel toit de chaume, ne pourrait faire un tableau. Et quand il trouvait le point de vue intéressant, il posait ses affaires et de ses mains esquissait un cadre imaginaire qu'il rapprochait ou éloignait de ses yeux. Puis, soit il grommelait un non dans sa barbe, soit il restait un instant à méditer, puis reprenait son chemin. De temps à autre, une femme ou un enfant le regardaient faire, sans trop insister. On s'était habitués dans le village à la présence de cet original plutôt bizarre et inoffensif.

Vincent avait envoyé l'avant-veille une lettre optimiste à son frère Théo, marchand de tableaux dans une galerie du boulevard Montmartre, chez Boussod et Valadon, l'ancienne maison Goupil

pour laquelle il avait lui-même travaillé vingt ans plus tôt.

C'était si loin.

Son imagination se reporta à sa première jeunesse et sa suite incroyable d'échecs, comme pour mieux savourer le présent.

Il se souvenait de sa diligence, de son activisme débordant. Pour si peu. C'était dans une galerie de La Haye qui appartenait à son oncle homonyme, Vincent Van Gogh, l'associé de Goupil. Cet oncle, le voyant se morfondre après l'abandon de toute scolarité, avait décidé les parents à le lui confier pour en faire un vendeur. L'oncle, grand marchand de Hollande, comptait la famille royale dans ses clients. Et contre toute attente, Vincent, qu'on croyait bon à rien à seize ans, réussit à merveille dans ce métier, il gagnait bien sa vie et passait pour un maître de la vente.

Il savait deviner les goûts et les désirs des clients, proposer, vanter les mérites de telle ou telle œuvre. Il travaillait sans relâche pour connaître ces peintres secondaires dont un paysage ou quelque motif floral épousent une commode d'appartement bourgeois et ne s'en séparent plus. On le demandait, certains ne voulaient passer que par lui. Un sacré vendeur ce jeune homme, qu'on aurait dû laisser faire son métier encore dix ans à La Haye.

Il y était si bien et il avait vingt ans ! Mais le génie a parfois besoin d'une catastrophe pour éclore.

Après...

Après ce fut Londres, où on l'envoya en 1873 pour lancer justement la nouvelle succursale puisqu'il parlait anglais. Ses patrons le voyaient bientôt directeur d'agence, voire plus. Il succéderait à son oncle, c'était sûr. Il loua une chambre dans cette ville immense chez la veuve d'un pasteur, une dame Loyer. Et il tomba amoureux d'Eugénie, la fille de la maison. Cette dame affable avait invité à sa table ce bon garçon si gentil, et si seul. Il dîna, partagea de jolis moments avec la mère et la fille.

12

Lui qui ne connaissait rien aux femmes, sinon des romans ou un livre consternant de Michelet, construisit en silence, durant des mois, un amour de plus en plus fou pour la jolie Eugénie. Et lorsque enfin il se déclara elle lui répondit qu'elle était déjà fiancée avec le locataire précédent qu'elle épouserait bientôt. Qu'une Loyer épouse un locataire, quoi de plus normal ?

Ce fut un effondrement chez le jeune homme si gentil, si prévenant, si respectueux, et bien sous tous rapports. La maladie commença, se déclara. Ce fils de pasteur, d'une grande famille hollandaise, qui comptait un amiral, un grand marchand d'art et un galeriste d'Amsterdam, ce jeune homme

lisse, policé à l'excès, comme le montraient ses lettres d'alors, laissa monter à la surface la sauvagerie, ou la bête qui était en lui, le Mister Hyde qui sommeillait au plus intime de ce docteur Jekyll.

À vrai dire, le Hyde en lui était déjà là dans sa volonté de si bien faire pour la vente des tableaux, ou dans la farouche indépendance révélée dès l'enfance, quand il partait seul le matin pour de longues promenades dans le Brabant natal à la recherche d'insectes ou de plantes rares, par les champs et les bois. C'est pourtant bien à Londres que sa folie, mais en était-ce une ?, commença.

Vincent secoua la tête tant il avait du mal à comprendre sa conduite d'alors.

Il refusa d'accepter les raisons d'Eugénie. C'était sûr, elle se trompait, et ne pouvait lui préférer l'autre. Il la poursuivit, la harcela et devint l'insupportable personnage qu'une femme rejette à bon droit avec la dernière vigueur. Certes, il ne se livra à aucune violence physique, mais son insistance inlassable de prétendant éconduit en était une. Il en devint odieux. Déménager, puis quitter Londres s'imposait.

Ses patrons voulurent le muter à Paris, car le vendeur prometteur ne vendait plus rien. Il y alla contre son gré, mais revint à Londres sans cesse dans ce quartier où il avait été si heureux. Il rendit visite à

la mère, comme s'il voulait chaque fois reparcourir le chemin de cette souffrance inouïe, répéter jusqu'au malheur absolu cette défaite qu'il ne supportait pas, mais ne voulait à aucun prix enterrer.

La maladie nerveuse, disait-on dans sa famille, où elle était fréquente, entra dans sa forme aiguë et détruisit en lui ce qui restait du bon élève. Le vendeur brillant devint un boulet pour ses patrons, une charge, un bon salaire qui ne rapportait plus. Qu'importe ! Vincent, dans une crise de mysticisme sans fond réel, voulut devenir pasteur comme son père, et comme celui d'Eugénie. Vendre des tableaux était indigne de lui et peut-être était-ce pour cela qu'Eugénie l'avait éconduit. Un vulgaire commis, elle qui était fille de pasteur ?

14

Il se plongea dans la Bible, en apprit par cœur des pages et des pages, en anglais, français, néerlandais, et même en allemand, tant sa maîtrise des langues étonnait tout le monde. Ses capacités intellectuelles défiaient l'imagination, mais sans réelle utilité sociale. Tout, chez lui, prenait d'énormes proportions. Ses lettres à sa famille, interminables, incompréhensibles, malades et délirantes, emplies de sermons grotesques et de textes copiés, montraient dans quelle dérive il avait sombré. Ses patrons, qui l'avaient longtemps ménagé par égard

pour son oncle marchand et associé de la maison, se débarrassèrent de lui.

Mais au fond, se dit Vincent, cet effondrement fut ma chance.

Sa famille puissante tenta alors de lui ouvrir des perspectives et, puisqu'il voulait devenir pasteur, on organisa son installation à Amsterdam chez l'oncle amiral pour faire les études requises. Hélas, il ne put s'y mettre. Le latin, le grec, l'histoire sainte et toutes les autres disciplines le rebutaient. Il était incapable désormais de se plier à quelque autorité. L'amour déçu pour Eugénie l'avait transformé. Sa docilité de naguère n'était qu'un souvenir, il se réfugiait dans l'obstination et ne comprenait pas qu'on lui fit apprendre tant de choses inutiles au lieu de le mettre au contact des pauvres afin de les secourir. Au bout de cette année scolaire de 1878, il fallut bien l'admettre, Vincent serait incapable de passer les examens.

En revanche, plutôt que d'étudier le grec ou le latin, il se précipitait au Musée d'Amsterdam pour y admirer les Rembrandt, Vermeer, Frans Hals, Ruysdael, Van Ostade et tant d'autres. Là, il était chez lui.

Durant ses années de travail comme vendeur dans les galeries, il s'était fait l'œil peu à peu. Rien n'est plus difficile à éduquer que le regard. L'oreille

retient vite une mélodie, l'œil n'a pas cette mémoire salubre, il doit fréquenter la même image pour en tirer tout le suc, percevoir les finesses qu'on n'avait su ou pu voir, tel détail délicieux resté invisible la première fois, tel artifice de composition, ou d'harmonie de couleurs. Et Vincent avait d'abord admiré les petits maîtres secondaires qu'il vendait aux clients, puis il lui en fallut plus, il commença à se rendre dans les musées pour se frotter aux grands maîtres, Rembrandt par-dessus tout. Il collectionna les gravures pour soutenir sa mémoire.

16 Au début, il aimait les tableaux pour leurs sujets, comme tous les débutants, puis un jour, à l'insu de lui-même, il commença à jouir de la facture des œuvres, et à la faire parler. Et comme il écrivait sans cesse à son jeune frère Théo, il lui disait ses découvertes, entre deux sermons stériles.

Ainsi, plus il accumulait les échecs dans sa vie, plus sa connaissance de la peinture s'approfondissait. Plus il descendait dans l'enfer social, avec sa famille pour unique soutien, plus il montait vers le paradis pictural. Et avec son jeune professeur juif d'Amsterdam, Mendès da Costa, les cours de grec tournaient aux cours de peinture dispensés par Vincent au maître de langues anciennes ébahi.

Mais ses oncles étaient furieux et son père consterné, ne sachant ce qu'il pourrait faire de

ce garçon devenu une charge financière. Vincent suppliait qu'on le mît en face des miséreux, non devant les conjugaisons si déroutantes de la grammaire grecque ancienne. Bien. On ferait de lui un évangéliste, une sorte de sous-pasteur. Mais là aussi il fallait en passer par une école qui fut un nouvel échec. Les pasteurs décidèrent alors de le mettre à l'essai auprès des mineurs de charbon dans le Borinage, en Belgique.

Vincent décida de souffler un instant en posant son chevalet et ses toiles vierges contre un mur. Un homme descendait vers la rive de l'Oise en bas. Vincent le salua avec respect sans trop soulever son chapeau de peur de montrer le peu qui restait de son oreille. Le paysan répondit d'un signe de tête en poursuivant son chemin.

Un banc près d'une porte close. Vincent s'assit et retourna à ses songeries. Ah, le Borinage ! Un nouvel échec, bien sûr ! Et retentissant, comme il se doit. Mais il ne pouvait s'en souvenir sans tendresse. Là, dans ce pays au soleil de soufre, il avait guéri du drame vécu à Londres.

Avec les mineurs, il se donna à fond. La hiérarchie pastorale crut nommer un évangéliste à l'essai, elle dut se rendre à l'évidence à mesure que les rapports sur Vincent remontaient. Il se conduisait en Christ,

en mystique, en fou de Dieu, ou en fou, tout simplement. Cette attirance pour les excès et les extrêmes, qui n'avait pu jusque-là se manifester aux yeux de tous, se donna en grand spectacle.

Pour secourir les mineurs dénués de tout, il donna son argent, ses meubles, ses vêtements, déchira ses chemises pour en faire des pansements, habita dans une cabane, coucha sur le sol, et en vint à y nourrir les souris, créatures de Dieu, avant de se nourrir lui-même de miettes de fromage et de croûtes de pain. Ne pouvant plus se laver, habillé de loques, les cheveux en bataille, son visage poupin devenu émacié, mais le regard brûlant, il passa pour un fou sympathique, dont les enfants se moquaient. Et il découvrit la grande misère des mineurs, auprès de laquelle celle des esclaves antiques lui parut enviable. Enfin, après quelques mois, il descendit pour la première fois dans la mine.

Ce qu'il y vit, cette condition inhumaine faite aux mineurs de son temps, quand ils n'avaient pas de moyens de se défendre, l'horrifia. Il découvrit les galeries obscures où des hommes torse nu attaquaient le charbon à la pioche, des enfants, des femmes au visage de spectre dans la faible lueur des lampes, qui poussaient les wagonnets de houille dans la poussière et l'odeur de charbon, et des chevaux condamnés à vivre et à mourir dans

Le roman d'un chef-d'œuvre

Certains tableaux ont cette étonnante capacité de nous réenchanter, corps et âme, de mobiliser notre mémoire, notre imaginaire, nos émotions. Mais comment sont-ils nés ? Dans quelles circonstances et à quel moment de la vie de l'artiste ?

Chaque auteur de cette collection raconte la véritable saga d'un tableau en le mettant en scène à l'époque et dans le lieu où il a vu le jour.

Ces fragments de notre patrimoine universel sont une source inépuisable d'émerveillement et d'empathie.

« Face aux violences du monde, à nos peurs, à nos tentations de repli sur soi, la voix des artistes réconcilie, réveille et rassemble. Résonne alors en nous cette quête éperdue du beau. La beauté. Simplement. »

Henry Dougier
(fondateur, en 1975, des éditions Autrement
et, en 2014, des ateliers henry dougier)

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier

Dans la même collection

La Femme moderne selon Manet, Alain Le Ninèze

De l'or dans la nuit de Vienne selon Klimt, Alain Vircondelet

Les Heures suspendues selon Hopper, Catherine Guennec

Sous le ciel immense selon O'Keeffe, Catherine Guennec

Les Scandales d'un naufrage selon Géricault, Philippe Langénieux

Un Message de consolation selon Gauguin, Marika Doux

À paraître

La vengeance divine selon Garouste, Philippe Langénieux

Le Dernier sommeil selon Caravage, Alain Le Ninèze

Les Noces rouges selon Bruegel, Jean-Yves Laurichesse

Le Géant des Florentins selon Michel-Ange, Jean Lovera

La Mort en face selon Goya, Sophie Doudet